Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

KENAVO GLENMOR !

Ronan Le Coadic (RLC) : Comment définir un Breton ? Qui est breton ?

Glenmor : Ah ! La définition de la bretonnitude ! (silence) Je crois que « né en Bretagne » suffit. Être né en Bretagne, ou être né ailleurs, mais y avoir été élevé. Car, pour moi, la culture s'arrête à six ans. Après, on nous instruit ; c'est différent. Ce sont les premiers contacts, l'ambiance, qui vont faire de l'enfant un homme né. Pendant ses six premières années, la découverte de sa nature, de son social, de toute son ambiance, crée chez l'enfant l'idée d'appartenance à un groupe humain ; ici, à la nation de Bretagne. Un jeune né en Bretagne, ou même ailleurs, venant en Bretagne, devient automatiquement breton. Il aura la notion d'appartenance, puisque c'est son milieu d'enfance. La nationalité se définit par l'enfance au pays. Je crois que c'est ça l'essentiel. Maintenant, tu me diras, il y a aussi les types qui ont le sentiment d'appartenance à la bretonnitude, même s'ils vivent ailleurs, parce qu'ils ont des parents bretons. Ce n'est pas parce que — c'est le mot d'Yvon Étienne que je trouve merveilleux — la chatte fait ses petits dans une cuisinière qu'elle pond des biscuits. Donc, l'appartenance se donne aussi par la famille. Et puis, la bretonnitude peut être aussi un choix. J'ai remarqué — je crois que c'est vrai dans tous les pays — que des gens viennent et s'intègrent à la Bretagne, à tout âge ; et ils deviennent tellement bretons qu'on se demande s'ils n'y sont pas nés. Tu vois, donc, ça aussi c'est une forme de bretonnitude. Naturellement, je crois que la naissance dans le pays fait la nationalité. C'est pour ça que le projet des Français de demander aux étrangers nés sur le territoire français d'avoir à opter pour la nationalité française, c'est une connerie. Droit de terre. Et la bretonnitude, c'est ça. Alors, maintenant, quel est le contenu de la bretonnitude ? Qu'est-ce qu'un Breton ?

RLC : C'est la question que j'allais te poser.

Glenmor : Oui, j'ai compris ton histoire. Tu sais, je ne suis pas fou ! (Rire) Eh bien, le contenu, c'est une sorte d'amalgame d'essence mystique, qui fait qu'un Breton est un Breton. Alors là interviennent les substrats. Qu'est-ce que le contenu breton ? C'est une presque-île, donc un substrat géographique. La presque-île est presque une île ! La Bretagne a été très longtemps excentrée, elle est toujours excentrée. C'est un pays relativement petit et qui a son histoire. Une histoire qui, même sans être enseignée, a passé à travers les chants populaires, notamment. Donc, un substrat historique sous-tend tout ça. Maintenant, tu as une organisation sociale, aussi, une convivialité propre aux Bretons, comme elle est propre à toutes les cultures paysannes ; mais avec des particularités, en Bretagne, comme dans tous les pays qui sont un peu isolés. Il ne faut pas oublier que la Bretagne a vécu, quand même, isolée du reste du continent jusqu'à

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

l'arrivée du rail et du chemin de fer. On se déplaçait très peu, sauf les classes bourgeoises. Les Bretons ne se déplaçaient pas, les marins mis à part. Les premiers émigrants vers Paris sont ceux qui ont posé les rails de chemin de fer ! C'était un monde un peu clos, qui a fabriqué son histoire, sa culture, qui se rappelle son histoire. Donc c'est un substrat historique et, par le fait même, comme ils vivaient enclos, un substrat social. Tout ça forme un tout, qui fait qu'un Breton est un Breton, avec son élément un peu individualiste ; ce qui est très celtique. C'est un peu un atavisme : nous sommes très individualistes. Nous ne sommes pas capables de nous organiser en État, c'est sans doute la raison pour laquelle les Celtes n'ont jamais eu d'État, d'ailleurs. Et l'Irlande, qui en a un, n'a guère réussi. Nous sommes un peu des libertaires, de nature. L'individu, chez nous, prime sur l'organisation sociale. C'est l'individu qui compte. Et puis, surtout, ce qui est bien en Bretagne c'est que la quote-part d'intelligence d'un individu ne rentre pas en ligne de compte dans les relations. Un type peut être simplet, par exemple, il est dans la société comme les autres. Mais je crois que c'est paysan, ça, plus que... Je crois que c'est aussi breton. Je crois que les Celtes, quand même, sont plus ouverts. La preuve c'est qu'en Irlande, tu vois, les Romanichels n'ont jamais...

Un invité de Glenmor : C'est le droit à la différence !

Glenmor : Oui, le droit à la différence. Ce qui fait qu'en Bretagne on devient breton. La Bretagne est un pays — bon, je dépasse un peu ce que je voulais dire. Pourquoi, maintenant, peut-on devenir breton même si on vient de l'extérieur ? C'est parce que la Bretagne s'adapte. C'est assez curieux, d'ailleurs. Je prends toujours ce cas-là parce qu'il est typique : les Harkis qu'on a fait venir à Vannes parce qu'il y avait des HLM à occuper. Ils étaient très mal vus à Toulouse. Quand ils sont arrivés en Bretagne, les gens disaient « Ah, des Harkis, des Harkis, etc. ! » Eh bien, tous les Harkis sont mariés avec des Bretonnes, maintenant. Ça fabrique d'excellents petits Bretons ! Et ces gosses-là seront bretons, ils n'auront même pas la notion d'être français, encore. Tu vois ce que je veux dire ? Parce que la Bretagne, je crois, c'est une option presque mythique de nationalité. Ce n'est pas l'État breton qui fait ça. Donc c'est... Ils deviennent bretons. Moi, j'ai demandé à Perazzi. Son père, italien, est venu là. Il est journaliste, il est bretonnant. Il est venu à Plouhinec habiter avec son père. Son père ne parlait pas breton, ni français, presque pas. Je lui demande « mais comment es-tu breton ? » Mais, dit-il : « je n'ai jamais su que j'étais autre chose que Breton. Jamais. » Alors que son père était rital. Il dit : « moi, je ne me souviens pas d'avoir fait la notion, qu'on m'ait fait, même, la remarque à l'école que je n'étais pas breton ». C'est quand même très beau ça. « D'ailleurs, dit-il, mais on m'aurait dit, il y a dix ans, que je n'étais pas breton, j'aurais cassé la gueule au mec qui m'aurait dit ça ». Eh bien, un Italien qui vient, qui a son gosse qui va à l'école en France, c'est pas du tout le cas. Donc c'est une espèce d'accueil celtique qui est un des traits riches de notre pays. Ça, il faut le mettre dans ta thèse ! Et je ne mens pas. Tout le monde peut le remarquer. Et puis nous avons quand même une chance : Le Pen, qui, pourtant, est du pays, fait en Bretagne son plus mauvais score. Ça veut dire beaucoup de choses à l'heure actuelle, tu sais. Même en ville, ici, il n'y arrive pas. Tu as vu ? 3 % ou

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

4 %, c'est tout ! Quand il fait 17 ou 20 % dans le Nord, là-bas, à Calais. Combien a-t-il fait, là-bas ? 17 % ! Et à Nice ! Il va être maire de Nice. Mais, avec la droite au pouvoir, maintenant, ils vont perdre des voix. Peut-être... Parce que la poussée de l'extrême droite, ça a été le P.S. au pouvoir, quand même.

RLC : Je remarque que tu as fait un petit peu intervenir l'histoire, mais pas du tout la langue. Par rapport à d'autres gens, c'est une démarche un peu différente.

Glenmor : Ah ! Oui. Oui. C'est aussi une de mes réflexions, qui a choqué souvent. Je n'ai jamais attaché la bretonnitude à la langue bretonne. Attention, j'aime la langue bretonne, c'est ma langue ! Et ceci parce que, de tout temps, le sentiment d'être breton est souvent plus vif en Haute-Bretagne qu'en Basse-Bretagne. Au début, j'étais un peu, moi aussi, bretonnant et chauvin. J'ai été, quand même, formé à l'école des bretonnants ! Donc, avec un peu de mépris pour les Gallos. J'étais bretonnant, j'étais bretonnant ! Je me suis aperçu que de bons Bretons, il y en a dans tous les pays de Bretagne. Je crois même que le plus fort sentiment de la bretonnitude se trouve sur les frontières. Là, vraiment, tu trouves des Bretons de sentiment, hein ! Sur les frontières, tu vois, parce qu'ils sont en contact avec l'autre côté, quoi ! Donc, il y a quand même un sentiment national breton très fort, très fort. Tu as les partisans de la langue bretonne à outrance, dont j'admire le militantisme, sans approuver le mépris qu'ils affichent, souvent, pour les Gallos et les non bretonnants. La Bretagne a toujours été bilingue, dans toute son histoire. Bien que Nominoé ait commencé à vouloir apprendre le breton à tout le monde là-haut. Mais c'était quand même du gallo-romain qu'on parlait. La Bretagne bretonnante, on sait où elle a toujours été située. On connaît les limites. Et je ne vois pas pourquoi, aujourd'hui, alors que c'était un même duché, c'était une nation, je ne vois pas pourquoi, aujourd'hui, on ferait la différence. C'est pour ça que je n'insiste pas, au point de vue identité bretonne, sur la langue bretonne. Je n'attache pas la nationalité bretonne à la langue. Parce que ceux qui ne parlent pas breton ne seraient pas bretons dans ce cas-là. Je m'entends bien. Maintenant, si tu veux parler de l'objet culturel... J'aimerais, moi, que toute la Bretagne parle breton. Qu'ils parlent breton ou en langue galloise n'a aucune importance : ceux de Haute et Basse Bretagne sont bretons au même titre. Dans le mouvement breton, ceux qui disent que, pour être un bon breton, il faut forcément être bretonnant, ce sont des cons ! Tu leur diras ça de ma part, tiens !

RLC : Promis !

Glenmor : Glenmor m'a dit : « Vous êtes des connards ! » C'est tout. D'ailleurs, les meilleurs nationalistes bretons ont toujours été gallos. Tout le reste n'ont été que des rastaquouères. Y-compris les bretonnants. Oh ! Moi, je ne fais pas de cadeau ! Mais je les connais trop, tu comprends. Je les ai trop vus. J'ai vu un certain docteur, au camp Al Liamm, à Rostrenen. Je n'avais pas de maison, à l'époque, j'étais jeune, j'étais chez ma mère. Et j'avais des amis qui faisaient partie du camp. Ils sont arrivés à la ferme, ils

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

foutaient le camp. Le premier jour ! Ils voulaient apprendre le breton, parce que c'était annoncé un truc de débutants. Et il y avait ce docteur. Les mecs arrivaient en disant « Bonjour, Monsieur. » Ils se faisaient engueuler ! En breton. Ils ne comprenaient rien. Jamais, il n'a voulu qu'on prononce un mot de français dans son camp. Eh bien, les gars ont foutu le camp. Il y avait des Flamands venus apprendre le breton. Ils se sont taillés. Il a foutu la panique partout. Vefa de Bellaing est autrement plus intelligente, quand même. Elle ne fait pas de telles bêtises. La dictature, je n'ai pas aimé du tout. Parce qu'il y a des tas de gars qui ont appris le breton. Quand on voit ce qu'a fait Madame Marc'harid Gourlaouen. Le breton qu'elle a appris. Le nombre de bretonnants qu'elle a fabriqués, en corrigeant, en écrivant en français à des tas de types isolés. Ça, c'était du boulot ! Ça, c'est du boulot ! Et ces cons-là, non ! Maintenant, ça a fait des progrès. Ce n'est plus comme ça, maintenant ! Non, c'était ces types-là, comme Le Beg, là, à un moment donné, Yann Le Beg — que j'aime beaucoup, entre nous soit dit — c'est des durs pour ça. Ils ne veulent rien savoir. « Langue bretonne, langue bretonne, langue bretonne ! » Qu'est-ce que tu veux ? Alors « Pourquoi n'écris-tu pas en breton ? » me dit-il. Je lui ai dit « Si je n'avais écrit qu'en breton, on n'aurait jamais parlé de vous ! » C'est vrai. Si je n'avais écrit qu'en breton, où est-ce que j'aurais été chanter ? Puisque même les bretonnants ne me comprennent pas. Quand tu leur chantes un breton correct, ils ne comprennent pas, alors ! Ils n'ont jamais étudié leur langue. Non, non, c'est pour ça que je te dis que... Maintenant, si on parle d'une Bretagne culturelle, je ne la conçois pas sans le breton, hein ! C'est sûr. La langue bretonne nous apporte quand même des concepts que n'apporte pas la langue française. C'est vrai. Mais, chose curieuse, le gallo répète les mêmes concepts que le breton. Dans ce qu'on appelle le patois gallo, on retrouve les concepts bretons, et même, souvent, les tournures de phrase de la langue bretonne. Tu comprends ? Il y a une unité. Ça, c'est sûr. La Bretagne n'a jamais été divisée en deux à cause de la langue. C'est pour ça, d'ailleurs, que je ne comprenais pas très bien les problèmes de langue de certains pays. Parce qu'en Bretagne, il n'y a jamais eu de guerre de langue. Ça n'a jamais existé. Ça existe auprès de certains individus qui sont des acharnés, mais il n'y a pas eu de guerre entre les gallos et les bretonnants. Et puis, va-t'en dire à un type du Pays gallo qu'il n'est pas breton, tu vas voir un peu ! De plus, le sondage pour Nantes a montré que 67 % des Nantais veulent être rattachés à la Bretagne. Il y a une raison, quand même. C'est une ville ouverte, c'est une ville qui donne sur la Vendée, tu as le port et tout. Ils pourraient dire « On s'en fout ! » 67 %. Ça a été fait par le *Nouvel Obs*. Et (rire) ça avait été fait parce que la gauche nous avait promis de rattacher Nantes à la Bretagne quand elle viendrait au pouvoir. Et quand ils sont arrivés au pouvoir : « Oui, il faudrait peut-être... Oui, mais tout ça, c'est dur maintenant. Ça fait des frais et tout ça. Il faudrait peut-être faire un référendum. » Alors, justement, à cause de ce référendum, ils ont fait le sondage. Et s'il y avait eu référendum, Nantes était rattachée à la Bretagne. Et la gauche n'a jamais osé le faire. C'est tous des cons. Voilà. (silence), Mais attention, si j'adore la langue bretonne, je n'y attache pas le sentiment breton, l'identité bretonne. Elle est, pour nous, une culture, une forme d'expression, mais je trouve que le gallo, parlé en Haute-Bretagne, est aussi proche de l'esprit breton que la langue bretonne.

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

RLC : Et les jeunes générations, maintenant, comment les vois-tu ? Et comment penses-tu l'avenir de la bretonnité ?

Glenmor : Ça, c'est un problème que j'ignore. Je pense qu'aujourd'hui, le sentiment d'être breton n'est plus un objet de complexes. Les gens sont tout fiers d'être Bretons. Ils sont tout fiers. Quand on traite quelqu'un de Breton, ce n'est plus l'insulter. De mon temps, si ! Quand j'étais jeune. Quand on traitait quelqu'un de Breton, c'était une insulte. Les Bretons fermaient leur gueule. Ils n'osaient pas se dire Bretons. Mais avec leur accent, on les reconnaissait toujours. Et c'était un complexe. Maintenant, c'est fini. Et les idées pour lesquelles nous, nous avons été pratiquement en prison, l'idée d'autonomie, qu'on réclamait, maintenant c'est un mot qui est dans l'air du temps, grâce un peu à nous, bien entendu. Tu te dis autonomiste breton, maintenant, l'autonomie régionale, qui va t'en vouloir pour ça ? Ils sont tous pour l'autonomie régionale ! Donc, si tu veux, ils ont l'impression, les jeunes, même du mouvement breton, d'être... d'être arrivés à avoir. Or, ce n'est rien du tout. Ce n'est qu'un leurre qu'ils ont. Ce n'est qu'un leurre. Le pouvoir n'est pas en Bretagne. Le pouvoir est toujours à Paris. Ils n'ont eu qu'un leurre. On les a trompés. Alors, ils sont tellement fainéants, qu'ils disent « On a un peu. Ça suffit. » Alors, ça fait que, pour moi, le militantisme dégringole. C'est décevant. Tu sais qu'à deux cents types du mouvement, on faisait trois fois plus de boulot en une nuit que, maintenant, avec tout le mouvement breton rassemblé sur toute la Bretagne. Ils ne veulent même plus aller coller des affiches ni rien du tout. Ce sont des fainéants. Alors j'espère que, un jour ou l'autre, ils prendront conscience, d'une façon ou d'une autre, peut-être par le chômage, qu'il faut qu'ils fassent quelque chose. Alors, peut-être qu'ils vont s'énerver. Mais, de toute façon, on ne peut plus les énerver nous. Ce n'est pas moi qui vais le faire. Je constate, c'est tout. Mais je dis, peut-être, quand même, les circonstances économiques... Le mouvement breton a toujours été assez cyclique. C'est pour ça qu'il ne faut pas s'étonner qu'il y ait une reprise. Dans quatre, cinq ans, ça va... Moi, je trouve que l'arrivée de la droite va faire du bien au mouvement breton. Quand ils vont commencer à serrer les vis. Là, on verra peut-être les Bretons se réveiller un peu. Quelques bombes qui sauteront. Comme ça. Ça fera notre feu d'artifice. On pourra rigoler les samedis matin. Tous les samedis matin, avant, c'était la fête. « Où est-ce que ça a sauté hier ? » D'ailleurs, s'ils avaient été malins, les flics, ils auraient su tout de suite que ceux qui posaient des bombes, c'étaient des types qui travaillaient. Parce que ça ne sautait que le week-end ! (rire) Très rarement dans la semaine.

RLC : Qu'est-ce que tu penses avoir apporté par ton travail ?

Glenmor : Ça, je n'en sais rien. Ça, je n'en sais rien. Ça, je n'en sais rien du tout. Ça, ce sont des questions qu'il ne faut pas me poser. Il faut poser ça à d'autres. Ce n'est pas à moi. Je n'en sais rien. J'ai essayé de faire un truc. J'avais des idées en tête. Je ne sais pas si je les ai réalisées ou pas. J'ai chanté. J'ai été fier d'être breton. Je crois avoir contribué, peut-être, à enlever le complexe breton. Oui, je crois que c'est surtout ça que j'ai fait.

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

C'est-à-dire que j'ai rendu un peu, peut-être, à ma manière et dans mon niveau, un peu de la fierté d'être breton. Parce que, quand j'ai commencé, tu sais que les Bretons n'étaient pas fiers du tout d'être Bretons. Ils avaient honte, même. On les traitait de ploucs à Paris, tu comprends ? Et ils se ramassaient, même. Je suis arrivé, moi, dans des bistrots. On traitait les Bretons de ploucs. Je me suis bagarré dans les bistrots. Parce que j'étais costaud, à l'époque. Tu sais, pour des types qui traitaient un Breton de plouc, quoi. Et le type ne disait rien. Ou bien, on les appelait les maos, aussi. « Ah ! Tiens ! Voilà les maos, là ! » C'étaient des termes de mépris. Eh bien, ce n'est plus maintenant le cas. Ils ont plutôt le complexe de supériorité, ce n'est pas plus mal. Ce n'est peut-être pas mieux non plus, d'ailleurs. Ils feraient mieux de rester à juste mesure, mais c'est difficile. Si j'ai pu rendre un peu de fierté aux Bretons d'être Bretons, je suis content. C'est tout. Là-dessus, je n'insiste pas sur ce que j'ai fait. C'est aux jeunes qu'il faut demander ça. Ou à d'autres. Mais pas à moi.

Intervention d'un invité de Glenmor [...] Milig défendait l'identité de la Bretagne.

Glenmor : Ah, et puis la fierté d'être Breton ! « Merde à la France ! » Moi, je crachais dur à l'époque ! J'ai commencé dur. J'ai commencé avec Les nations : « Les nations ont le droit de briser leurs chaînes et les trônes des tyrans », « tuer les Francs », et tout le bordel ! Ça y allait, là ! J'ai commencé très dur : il fallait. C'est pour ça, d'ailleurs, qu'on me cassait la gueule. (Appel téléphonique). Au fond, c'était ma haine personnelle contre ce qu'on me faisait. Évidemment, comme j'étais breton, j'ai réagi pour le peuple breton. En fait, c'est, si tu veux, presque une revanche personnelle que j'ai pris. Mais comme je m'intégrais à... Quand j'étais sur scène, la Bretagne, c'était moi ! Je me suis dit « c'est moi, la Bretagne ! » Enfin, c'est une prétention de dire ça. Mais, au fond de ton cœur, c'est ça que tu te dis. C'est moi, la Bretagne et derrière moi, ce sont tous les Bretons. Et j'ai toujours dit que je n'aurais jamais réussi si je n'avais pas chanté tout haut ce que tous les Bretons pensaient tout bas. Mais c'est tout ce que j'ai su faire. Maintenant, quel est l'effet ? Qu'est-ce qui sera durable ? Je n'en sais rien. Je ne peux rien dire. Et puis, il faut voir d'autres, des types qui m'ont écouté. Oui, si tu veux, j'ai reçu des milliers et des milliers de lettres me remerciant d'avoir fait découvrir la Bretagne. J'ai reçu, même, des lettres... (soupir) Katell en a gardé, quelques unes, qui étaient merveilleuses. Des types, même, de France. J'ai fait revenir des toubibs, s'installer dans la région. J'allais partout, là-bas, j'insultais tout le monde. Je les traitais de déserteurs. « Si toute la Bretagne faisait comme vous, si tous les intellectuels quittaient le pays... » Eh bien, les mecs sont revenus. J'en ai ramené du monde en Bretagne, moi ! C'était mon combat. Et puis, les types m'écoutaient. Il faut dire que j'étais dur. Mais, bon ! J'étais dur avec moi-même aussi.

RLC : Mais quand et comment as-tu pris conscience ?

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

Glenmor : Je ne sais pas, je suis né ici. Je ne parlais pas un mot de français quand je suis arrivé à l'école. J'ai été puni parce que je ne parlais pas français dans la cour. Je ne sais pas. C'est resté sur ma...

RLC, Mais, c'est arrivé à des milliers de personnes.

Glenmor : Oui, bon ! Mais, moi, j'ai réagi. J'ai réagi parce que j'ai eu la chance d'avoir été intellectualisé grâce au fait... J'étais fils de paysans pauvres, d'accord, mais, comme j'ai été au séminaire, j'ai eu la chance d'arriver au séminaire de Quintin pendant la guerre. Il y avait peut-être des restrictions, mais à l'époque le breton était au programme, l'histoire de la Bretagne était enseignée. J'avais un prof, l'abbé Jean Martin, qui est toujours vivant, il est en retraite maintenant. Il était prof de philo, d'ailleurs. Il enseignait le breton et c'était un nationaliste breton. J'avais la chance d'avoir un surveillant qui s'appelait l'abbé Morin, qui était au PNB pendant la guerre. Il nous vendait Ollolé, à l'époque, là. Tu sais ? La collection d'Ollolé. C'est ce que je dis, moi, « je suis de la génération d'Ollolé. » Parce que, là, les Caouissin ont fait un bon boulot. C'était une revue qui reprenait l'histoire de la Bretagne, tu sais ? En dessins. C'était magnifique pour tous les Bretons. Nous avons appris notre histoire là-dedans. Tous les gosses. Et ça fait que, à quinze, seize ans, j'écrivais déjà en breton, des chansons bretonnes. Et puis, il ne fallait déjà plus me parler d'autre chose. J'étais nationaliste breton. Mais, moi, j'ai été naturellement nationaliste breton. Je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas mes parents, non. Je ne sais pas. Parce que d'autres ont eu les mêmes trucs que moi, ils ne sont pas devenus nationalistes bretons, ça c'est clair. Et il y a d'autres qui ont fait plus d'études que moi et qui ne le sont pas devenus non plus. C'est marrant, il y a peut-être une prédestination ? Ma mère m'a toujours dit que, devant mon berceau, quand j'étais tout petit - je venais de naître — un vieux baleer-bro (ce qu'on appelle les bardes baleer) a dit : « Celui-là, il sera connu, mais il finira aveugle ». Je n'ai jamais eu mal aux yeux, mais ça peut arriver. Mais enfin il avait dit « Celui-là, il sera connu. » Bon, j'ai été un peu connu, mais, comme je n'ai pas été très très connu, je ne finirai peut-être pas tout à fait aveugle non plus ! C'est marrant, c'est ma mère qui racontait ça, depuis longtemps, d'ailleurs. Un baleer-bro, comme ça, qui passait, qui racontait des histoires. À l'époque, il y en avait beaucoup, ici. Et puis, aussi, ça, c'est une chose qui a pu m'influencer, j'étais habitué à voir les bardes de foire. Ils chantaient tout ce qui se passait dans le pays, les noces un peu loupées, les événements, les crimes, etc., comme partout ailleurs. Ils faisaient imprimer leurs textes sur des feuilles volantes et ça se chantait toujours sur un ton anavezet. C'étaient toujours les mêmes airs pour danser les dañs Fisel. Ils chantaient ça dans les foires, et les gens achetaient les feuilles volantes. Au fond, c'étaient des bardes populaires. C'était la tradition populaire des bardes, qui a disparu avec les marchés. Avec les petits marchés qui ont disparu. Maintenant, il n'y a plus que Rostrenen. Et encore, il n'y a pas si longtemps que ça, à Rostrenen, il y avait des types qui venaient avec leur accordéon jouer, et puis ils vendaient des feuilles. Mais maintenant, avec les disques, les compacts, etc., personne n'achète plus ces feuilles-là.

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

Mais ça a duré quand même assez longtemps, bien après-guerre. Et ces gars-là ont disparu. Moi, j'ai chanté parce que c'est le seul moyen que j'aie de défendre un peu mon pays. C'était comme ça. Ça ne m'a jamais intéressé de faire carrière. J'ai gagné ma vie, c'est tout. C'est bien. J'ai été trente, trente-cinq ans. Maintenant, ça va ! Bon alors, qu'est-ce qu'il y a comme question, encore ?

RLC : Une dernière question : qu'est-ce que tu aimerais que les jeunes fassent maintenant ? Quelle est la priorité ?

Glenmor : Un mouvement de masse ! Qui soit dirigé. Qui s'amplifie partout. Qui soit économique et social. Pour former une masse — oui, mais ça, c'est un rêve — assez puissante pour imposer à la France, grâce, d'ailleurs, à l'Europe qui se fait, l'indépendance de la Bretagne. L'indépendance ? C'est idiot de parler d'indépendance. Mais l'autonomie totale de la Bretagne, avec la puissance juridique, le pouvoir économique en Bretagne. Toutes les décisions en Bretagne. Pour ça, il faudrait que les Bretons... Yann Puillandre m'a dit, l'autre jour, qu'il était relativement content. Il a assisté à un discours du CDJA, « Moi, m'a-t-il dit, j'aurais pu faire ce discours-là. » Ils prennent conscience que ce sont les Bretons seuls qui doivent se défendre. Ne plus faire confiance. C'est nous, Bretons, ou rien. Alors ça, c'est déjà un mouvement qui part. Si tous les mouvements, agricoles, ouvriers, prennent ça comme départ, et qu'on voit le Gwenn ha du au lieu de leurs trucs corporatistes, alors nous pouvons espérer. Et c'est ça que je souhaite. Je ne le verrai pas, mais j'aimerais bien qu'il y ait déjà un mouvement de lancé. Comme ça je serais heureux. Voilà. Et puis, de toute façon, je reviens ! Et, faites gaffe ! Parce que, ce jour-là, je reviens avec la mitraillette !

(Fin de l'interview. Une discussion s'ensuit, avec les invités de Glenmor. J'enregistre uniquement les interventions de ce dernier.)

À propos du CELIB

... qui avait réussi à mettre d'accord, à l'époque, députés de gauche, députés de droite, députés du centre, etc., sur un consensus. Ce qui était possible, à cette époque-là, sous la Quatrième, est impossible aujourd'hui. Tu ne pourras jamais faire entendre Poignant avec un RPR, même en Bretagne. Ça ne marchera plus jamais. D'abord parce que les partis politiques, la direction, ne le permettraient pas. Or, le CELIB n'était valable que dans la mesure où les élus et les responsables socioprofessionnels étaient ensemble pour faire une loi-programme. Ça n'a été valable qu'à cette époque-là. Les CODER ont récupéré ça pour patronner, parce qu'ils allaient prendre un pouvoir, forcément, avec leur loi-programme. Quand De Gaulle a gardé ça sous le coude en disant « Reconnaître une loi-programme pour la Bretagne, c'est lui donner une autonomie ». C'était impossible. Mais, Debré a dit « Oh, mais, les gars ne vont pas laisser passer ça comme ça. On va récupérer ça ». Et il a créé les CODER. Et il a demandé : « On va faire ça pour

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

toutes les régions. On va créer des CODER partout». Parce qu'il avait dit « La Bretagne fait ça, mais demain, c'est l'Aquitaine qui va faire ça. Après, ça va être la Provence. Après, ça va être autre chose. Et on va se retrouver avec des élus régionaux regroupés autour de leurs lois-programmes et le Pouvoir central va tirer la langue ! » Alors, Debré, plus malin qu'on ne croit, a dit « On va profiter du CELIB, on va créer des CODER, des assemblées comme ça, consultatives ». Maintenant, c'est impossible, ça. Tout viendra des responsables syndicaux, paysans, ouvriers et autres, qui comprendront que Paris et les syndicats parisiens c'est de la merde ; que c'est en Bretagne qu'ils doivent s'entendre, avec les paysans, etc. Si les chefs syndicaux, les responsables socioprofessionnels se rendent compte que être breton est une puissance économique suffisante pour faire trembler tout Paris, ce jour-là, nous avons gagné. Déjà, en 1968-69, quand on a défilé, il y a eu des défilés à Rennes, où tous les professionnels, de Nantes, etc., marins bretons, ont défilé ensemble. Ils ont défilé, tous, derrière le Gwenn ha du. Un grand Gwenn ha du. On l'a vu à la télévision. Et la C.G.T. a envoyé une lettre aux journaux, réclamant de dire qu'ils n'étaient pas partie prenante de ce drapeau, que ce n'était pas leur truc, qu'ils ne voulaient pas être récupérés par la Bretagne. C'était lamentable, parce que, vraiment, ça a été magnifique, cette manifestation, il y avait ouvriers, paysans, tout ça. Ça a été magnifique. Ils ont dit « Nous ne sommes pas responsables de ce drapeau, nous ne sommes pas responsables de ce drapeau ! » N'oublie pas que les flics ont plus peur du drapeau noir et blanc que du drapeau ouvrier et des drapeaux machins. Quand ils voient une troupe qui marche derrière le drapeau noir et blanc, c'est difficile. Eh bien, quand ces ouvriers, là, quand les syndicats, en Bretagne, seront bretons et non pas parisiens et défileront derrière le drapeau noir et blanc, j'aime autant te dire que la France devra remuer ses fesses. Et pas que la France. Mais c'est tout. C'est là-dessus qu'il faut compter. Par contre, le mouvement breton... Tu sais, les cinquante types qui font du mouvement breton professionnel, ça, c'est de la merde. On ne peut pas compter dessus. Ça, c'est bon pour la petite réunionniste ! Les petites chapelles, là. Que j'ai toujours connues, d'ailleurs. Le mouvement breton est dans le peuple breton, pas dans ceux qui en parlent ! C'est pas des types convertis qu'il faut convertir. C'est aux autres qu'il faut parler. Alors, qu'est-ce qu'ils font ? Leurs petits journaux, leurs petits trucs, leurs petites réunions, à vingt, dix, trente, quarante... Dans leurs grands congrès, ils sont à trente-cinq ! Dans la cabine téléphonique, ils pourraient la faire, bientôt ! Comme le MRG en France ! (rire). C'est pas ça, l'important. L'important, c'est ce qui se passe à travers la paysannerie. Comme dit Yann, qui m'expliquait ça, le type qui monte sur scène et qui dit « Nous ne devons rien attendre de Paris. Nous sommes des Bretons, il faut nous regrouper en tant que Bretons », des discours comme ça... Qu'est ce que tu veux, le représentant du pouvoir tire la gueule. C'est de là que viendra le sursaut de la Bretagne. C'est pas du mouvement breton tel que nous le connaissons, qui occupe souvent, d'ailleurs des intellectuels fatigués, qui font leurs petites réunions, comme ça, ils peuvent aller pérorer et faire leur petit article. Je suis méchant, hein ? Mais, ça, tu peux le publier, si tu veux.

À propos des élections

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

Il n'y a qu'une chose, c'est le vote « utile ». Les votants disent toujours « Ah ! Je voterais bien pour lui, il a raison, mais, bah ! Ils n'arriveront quand même jamais à rien. » Et ça, c'est parce que nous n'étions pas un mouvement intégré au peuple. Mais si ça vient du CDJA de dire ça, si le CDJA, maintenant, les syndicats de travailleurs, se mettent à dire ça, ça change tout. Le mouvement breton va se mettre à récupérer des 20 ou 30 % des voix. Ça, ça peut changer d'une semaine sur l'autre. Mais ce n'est pas en restant le mouvement breton avec des petites chapelles et en se présentant comme ça, sans avoir de contacts avec le peuple, qu'on va faire des voix. Le jour où les gars qui sont dans la merde, dockers et autre, etc., diront « Merde, derrière le Gwenn ha du on est plus fort », à partir de ce moment-là aussi, les voix vont changer. Et ça se joue sur une semaine, ça. Il ne faut jamais parler des votes. Ça, ça ne veut rien dire. On a l'impression que ce sont des farfelus qui se présentent. Et c'est parce qu'ils ne savent pas prendre la parole en public, parce qu'ils ne vont pas faire leurs réunions dans les bistrotts, parce qu'ils sont tous malades du foie et buveurs d'eau. Ce ne sont pas des hommes du peuple. Pour faire ces trucs-là, il faut savoir boire. Il faut savoir rigoler. Il faut savoir y aller. Il aurait fallu me suivre, quand j'étais jeune. J'en ai convaincu des mecs dans les bistrotts, moi !

À propos d'*Emgann* (parti politique de la gauche indépendantiste bretonne)

Non, mais, tout ça, c'est bon ! Il faut qu'il y ait ça. C'est des espèces de lanternes, tu vois ? Mais, bon, la lanterne éclaire une rue là où elle est. La Bretagne, c'est ça : nous avons des lanternes, nous n'avons pas l'éclairage électrique. Alors, nous avons des très belles lanternes et nous avons de très belles bougies. Ça, c'est le mouvement breton, c'est *Emgann*, c'est machin. C'est vrai que les gars, c'est des types très dévoués, c'est vrai qu'ils y croient. Mais qu'est-ce qu'ils font à vingt ? Puisqu'ils ne vont pas parler à ceux... Ils ne vont pas les chercher. Et puis, on ne rentre pas comme ça dans les socioprofessionnels sans en faire partie. Le peuple breton, les gars de la gauche, là, pourquoi n'ont-ils jamais eu plus de 2 % des voix ? Explique-moi. Parce que c'était un truc de professeurs. Tous les gars de l'UDB, c'étaient des enseignants, enfin ! D'ailleurs, ceux qui crachaient sur l'État français, à la fin du mois, allaient chercher leurs sous à l'État français ! Je leur disais « Vous me faites rigoler, eh ! Bande de payés par l'État français ! Fermez vos gueules ! » Comment veux-tu que ces gars-là aillent parler aux ouvriers dans les usines ? À chaque fois qu'ils ont été, ils ont été tournés en ridicule par les ouvriers eux-mêmes. Même Leprohon a été tourné en ridicule par les ouvriers. Il ne connaissait rien du tout ! Pourtant, lui, Dieu sait s'il avait la parlote, il parlait bien !

RLC : Qu'est-ce qui peut faire basculer les choses ?

Glenmor : Je te dis, quand le gars du CDJA, l'autre jour — qui certainement n'a pas voté mouvement breton — dit « Nous, Bretons, devons nous entendre en tant que Bretons. Pour défendre notre morceau, nous n'avons plus rien à attendre de Paris, ni de quoi que ce soit », il n'a pas dit ça politiquement, lui. Mais, le fait même qu'il le dise, il reconnaît

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996

sa nationalité. C'est-à-dire que c'est un type qui dit « C'est la Bretagne, seule, contre le reste ». C'est déjà le premier progrès du politique.

RLC : Et après il va voter RPR ou...

Glenmor : Pas forcément. Sans doute, sans doute. Il ne va peut-être pas voter RPR, je ne sais pas. Il va voter MRG au moins. Cette couleur fade et merdique, là, tu sais ? La droite est vendue et la gauche se vend, entre mes deux fesses, là. C'est vrai, quoi. Mais déjà, quand tu entends des réflexions comme ça... C'est nouveau, tout ça ! Avec l'Europe vient encore un éloignement des centres de décision. Même les banques se disent « Maintenant, il faut qu'on s'installe très puissamment en région ». Même les banques. Et Hervé m'a dit « Tu ne peux pas t'imaginer ce qui se prépare pour la région ». Contrairement à ce qu'on pense, la France va être obligée de régionaliser beaucoup plus. Par le principe de subsidiarité. Et la France a prévu ça pour la France, mais c'est pas du tout ça ! C'est-à-dire que toute région a ses compétences elle-même. C'est-à-dire qu'elle n'est pas indépendante, mais elle remplit toutes les fonctions de l'indépendance selon ses compétences. C'est le principe de subsidiarité. Donc, toutes les régions d'Europe vont avoir des gouvernements vachement puissants, avec décision en ce qui concerne toutes leurs affaires à eux. Et c'est mis dans le contrat de Maastricht. Alors, la France a beaucoup de problèmes avec ce contrat à ce titre-là : le principe de subsidiarité. [...]

La France

La France, c'est une merde ! Elle se dit république et appelle république « démocratie ». Il y a des républiques qui sont dictatoriales, figure-toi ! La France n'a jamais su ce que c'était qu'une démocratie. La France n'est qu'un pays de rois, régicide, et qui pollue toute sa littérature, toutes ses revues, des pets que lance une princesse dans tous les salons de Monaco, de Bruxelles ou d'ailleurs. Elle a toutes les premières pages dès qu'elle pète. Et tous les Français lisent ça. C'est un pays de cons ! Tu as compris ? Tu ne peux rien obtenir d'un pays comme ça. Oh ! Vous m'énervez ! (rire) C'est un État de rastaquouères, c'est un État de connards, de mecs sans culture, bêtes ! Tu vois maintenant Juppé à la culture, tu vois le nombre de conneries qu'il peut sortir, il attribue à je ne sais qui des poèmes de Baudelaire ! N'importe quoi ! Il ne sait pas lire ni écrire, ce mec ! Au moins, Lang ne faisait pas des conneries pareilles, lui. Lui, il avait quand même un peu de culture. Française. Mais enfin, culture quand même ! [...] Non, non ! C'est vraiment le dernier pays du monde. Quand tu vois des Pasqua, des marchands de Pastis, qui se payent le luxe d'essayer de te faire de la philosophie ! Quand tu vois les conneries qu'ils peuvent dire, contradictoires et autres. [...] Ces mecs qui gouvernent la France, si les Français sont assez cons pour les élire, je n'y peux rien ! [...] Ils sont tellement dans la merde que j'espère que, bientôt les Bretons vont relever la tête (rire) et boum, boum ! Voilà. Tiens, si j'entendais un jour, avant de mourir, que, la veille il y avait eu une bombe qui avait sauté en Bretagne, je dirais « Tiens ! Je vais aller faire la bombe ailleurs ! » Voilà. J'ai tout dit, maintenant !

Entretien avec Glenmor réalisé le 22 août 1993 et publié par *ArMen* en septembre 1996